

LETTRÉ DE JÉRUSALEM PAR VÉRA MURRAY



Il suffit de gravir la colline d'Abou Thor, à dix minutes du centre de Jérusalem, pour embrasser d'un seul regard l'un des paysages les plus mémorables du monde...

Au loin, les monts de Moab, la dépression de la mer Morte, le désert de Judée, plus près, la vallée du Cédron, le mont des Oliviers, le cimetière de Gethsémani et le dôme de la mosquée d'al-Aqsa. Les remparts de la vieille ville, eux, sont dans un *no man's land*. C'est ici que se trouvait de 1948 à 1967, la frontière entre deux États ennemis : la Jordanie et le jeune État hébreu.

C'était une frontière aussi étanche que celle qui existe toujours à Berlin. Aucun Israélien n'eut accès au mur des Lamentations, le lieu le plus vénéré des Juifs, jusqu'en juin 1967, après la guerre des Six Jours, lorsqu'une foule hystérique s'y rua : Israël venait de conquérir et d'occuper toute la Cisjordanie, y inclus la vieille ville, habitée par les Palestiniens.

Pendant plusieurs années, le petit territoire d'Israël, qui ne mesurait à certains endroits que vingt kilomètres de large, allait inclure ces nouveaux espaces d'une beauté biblique. C'est là que les Israéliens allaient faire leurs pique-niques, leurs emplettes exotiques, et ils s'y comportaient souvent en maîtres.

Mais petit à petit, avec la montée de la résistance palestinienne, les Israéliens recommencèrent à se retrancher sur leur territoire, à souffrir de claustrophobie. Aujourd'hui, après six mois d'un soulèvement violent dans les territoires occupés par Israël, la frontière, sans exister dans la réalité, est réinstallée. Dans le quartier d'Abou Thor, des Juifs habitant dans l'ancien *no man's land*, sur la rue Ein Rogel, ne mettent jamais les pieds au village arabe, à 300 mètres au bout de la rue. De la terrasse de la cinémathèque, construite sur le versant de la colline d'Abou Thor, des intellectuels juifs contemplent quotidiennement le magnifique panorama de la vieille ville à la manière d'un décor de théâtre. La plupart n'y ont pas mis

les pieds depuis des années. Il n'y a que les Juifs orthodoxes qui continuent à se rendre au mur des Lamentations en choisissant désormais le parcours le plus sécuritaire : le devoir religieux oblige. Près des remparts, un groupe d'écoliers israéliens faisant une promenade en direction des villages arabes est accompagné par des gardes armés de mitraillettes. Moi, qui en tant qu'étrangère, me rends régulièrement et sans danger dans la vieille ville, me fais traiter de «folle», ou de «courageuse» par des connaissances israéliennes.

On peut facilement vivre à Jérusalem, et à plus forte raison à Tel Aviv, sans s'occuper de ce qui se passe dans les territoires occupés. Beaucoup d'Israéliens n'y ont jamais mis les pieds. «Dans leur tête, c'est aussi loin que les Himalayas» me confie un journaliste israélien. Ils

ne faisaient que revenir sur des terres juives que leurs ancêtres avaient labourées il y a plus de 2000 ans.

Après six mois d'*intifadah*, impossible de continuer à ignorer l'existence des Palestiniens. D'abord des adolescents, puis, des femmes et des enfants se mirent à lancer des pierres contre des soldats et des colons israéliens armés. Ils en ont même tués. Un seul mort israélien pèse lourd dans la balance en comparaison avec des dizaines de morts palestiniens. Ces derniers augmentent avec une régularité quotidienne, un chiffre abstrait qui ne provoque pas d'émotion particulière en Israël.

Car, pour les Israéliens, il s'agit tout simplement de leur *survie*. La mort d'un Juif provoque une psychose nationale, un profond sentiment d'insécurité. «Ce n'est pas la première fois que c'est difficile pour Israël, pour les Juifs», m'a dit avec le

inévitabilité, ils déversent sur les étrangers leur déprime et leur mauvaise conscience. Ils participent aux manifestations, signent des pétitions, et les d'hommes, eux, attendent avec angoisse leur convocation annuelle dans la réserve de l'armée. Et si c'étaient eux qui devaient se retrouver avec une mitrailleuse chargée en face d'un groupe de Palestiniens?

Selon les sondages, les Israéliens se divisent en deux groupes. Une moitié qui, à l'instar du Premier ministre Itzak Shamir, ne veut pas céder d'un pouce et refuse de négocier avec les Palestiniens. Une autre moitié qui, elle, est en faveur du plan du secrétaire d'État américain George Shultz, c'est-à-dire d'une solution de partage négocié des territoires avec les Palestiniens.

Mais de quelle solution s'agit-il? Le maximum que les «colombes» israéliennes sont prêtes à céder ne correspond même pas au strict minimum qu'exigent les Palestiniens. Il est hors de question de rendre tous les territoires occupés en 1967, le Golan en particulier, et pas question de retourner à l'insécurité antérieure, aux nuits sans sommeil dans les kibboutzim situés près de la frontière et soumis aux attaques des commandos.

Dans leurs camps de Cisjordanie, de Gaza ou du Liban, les réfugiés palestiniens, eux, transmettent à leurs enfants et petits-enfants le mythe du vieux pays, ils rêvent aux oranges et aux maisons abandonnées sur le territoire d'Israël, aux lieux où toute trace de leur existence a été, en réalité, effacée depuis des années.

Deux peuples se disputent la même terre. La violence ne fait que creuser le fossé entre eux. □

Véra Murray est correspondante de L'actualité à Paris depuis 1983. Elle habite maintenant à Jérusalem.

Les Israéliens se comportent comme un peuple encerclé, minoritaire, menacé de mort, bien qu'en réalité, dans le conflit actuel avec les Palestiniens, ils sont en possession de tous les atouts militaires.

continuent à fréquenter l'Israël d'avant 1967, mais avec un plus grand sentiment de sécurité, leur pays étant maintenant protégé par un territoire tampon sous contrôle de l'armée israélienne. Ceux qui se rendaient régulièrement en Cisjordanie admireraient ses espaces, sa beauté, sans même faire attention à ses habitants, sans jamais vraiment parler avec l'un d'entre eux. D'autres s'y installèrent, y payèrent un bungalow peu cher, faisant seulement abstraction de la population locale. D'autres encore, la Bible à la main en guise de titre immobilier, devinrent carrément colons, voisins arrogants des villageois arabes. À leurs yeux, ils

fatalisme de celle qui a tout vu et a raison après tout, une vieille Juive polonaise, rescapée d'un camp de concentration nazi. Le sentiment est très enraciné, même chez les *sabras*, nés au pays. Les Israéliens se comportent comme un peuple encerclé, minoritaire, menacé de mort, bien qu'en réalité, dans le conflit actuel avec les Palestiniens, ils sont en possession de tous les atouts militaires.

Une minorité d'intellectuels de gauche se pose des questions déchirantes et ne voit pas d'issue. Mes rencontres avec des amis israéliens sont devenues bien peu amusantes :